Sillon 672

Court métrage d'animation, 4'35 » Couleur sur vinyle (expérimental)

Réalisé et produit par Bastien DUPRIEZ

Musique : Antoine Zuccarelli

Pays : France

Année de production : 2014

Création numérique - Appareil Photo

Couleurs et mouvements vous emmènent au cœur des sillons.

Après un bac Scientifique, Bastien Dupriez fait une mise à niveau en Arts Appliqués (MANAA) à l'ESAAT de Roubaix. Il poursuit dans la même école une formation en 2 ans, obtient un DMA Cinéma d'animation (Diplôme des Métiers d'Art), spécialisé 2D.

Ayant découvert l'animation abstraite au cours de cette formation, il se lance alors dans le projet de Sillon 672.

Actuellement décorateur 2D sur une série TV ado/adulte qui sortira prochainement sur France 4, il espère continuer à expérimenter de nouvelles techniques d'animation à travers de nouveaux projets.

Processus de création

Inspirations

Deux sources d'inspiration sont à l'origine de *Sillon 672.* Bastien Dupriez puise d'une part dans sa culture musicale et approche d'autre part l'animation avec un regard de plasticien.

Il écoute beaucoup de musique et particulièrement de la musique minimaliste comme celle de Philippe Glas et Terry Riley et s'intéresse aussi aux vinyles en tant qu'objet. Il recrée quelque chose avec ces disques qui tournent, quelque chose d'assez « matiques »…

En concevant ce court métrage il fusionne donc deux domaines qui lui tiennent à cœur et joue avec le vocabulaire musical et le vocabulaire plastique qui entrent en résonnance.

Choix de la musique pour le film

Une première version a été faite sur l'album de Philippe Glas « Glas Works », mais l'envie d'aller plus loin a conduit Bastien Dupriez à collaborer avec Antoine Zucarelli, compositeur. Ils ont alors travaillé simultanément. La musique a été découpée en différentes parties pour la couleur des thématiques, puis calée sur les images numériquement.

De la musique au montage

S'est alors élaboré un travail très fin de montage, car travailler sur des vinyles laisse des boucles très courtes. Sur chacun, une face le correspond à une seconde. Il y a donc douze images sur chaque face. Un vinyle correspond à deux secondes. « J'avais environ quarante cinq, cinquante boucles d'une seconde, il y avait beaucoup de boucles, de couches. Après, il ya eu beaucoup de compositing sur after effect : faire des boucles, des couches, séparer. Il y avait environ mille couches différentes et il fallait jouer avec tous les plans et trouver les bonnes associations. »

Un montage par associations

« Je ne suis donc pas passé par l'étape du story-board. Je me suis construit une galerie de visuels et de motifs à animer. Ensuite j'ai joué et pioché dans les centaines de cycles que j'avais créés.

C'est donc là que je parle d'associations, lier les cycles les uns aux autres, trouver une cohérence (forme, couleur, mouvement), afin de donner un rythme. Ensuite vient l'association du visuel et de la musique, la musique a été faite en parallèle, et j'ai pu travailler le montage avec la musique jusqu'à la fin ».

De même que la musique minimaliste utilise la répétition comme technique de composition, Bastien Dupriez monte son travail par cycles. Inspiré par la musique répétitive, il exploite ce support disque pour créer lui même des images sérielles.

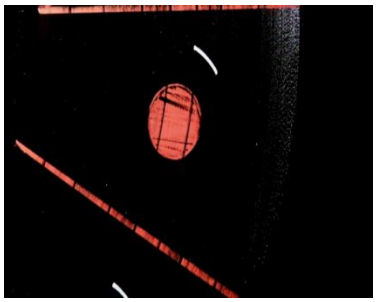
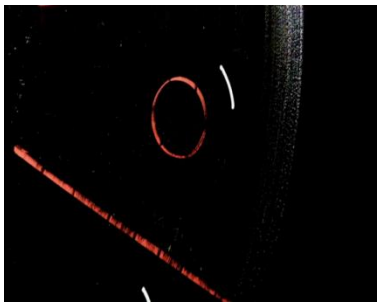
Antoine Zuccarelli, le point de vue du musicien

« La musique de *Sillon 672* a effectivement en commun avec les musiques minimalistes américaines un intérêt porté sur la boucle musicale.
Les disques noirs, ne sont pas vus en entier à l'écran mais suggérés par des effets de lumière permettant d'en deviner les sillons. De la même manière, l'effet de rotation des disques 33t est matérialisé musicalement par la succession et l'accumulation d'ostinatos musicaux (boucles) qui évoluent lentement. Parallèlement, j'ai cherché une texture sonore propre au son des disques vinyles : les crépitements ne sont pas entendus mais matérialisés par les motifs musicaux joués dans les fréquences aiguës le tout sur une ligne de basse assez lourde et chargée induisant un mouvement mécanique de rotation. Cette texture de basse superpose des instruments acoustiques (basson, clarinette basse,...) et électroniques (synthétiseurs analogiques).
Bastien m'a proposé une première version du film avec un montage déjà assez abouti ; je me suis calé sur les premières dizaines de secondes, tentant de retrouver le caractère coloré et hypnotique des images, puis ai complètement lâché les images pour proposer une composition musicale "autonome". Il a ensuite repris son montage à partir de ma composition musicale, construite autour de trois parties distinctes et contrastées, une première assez dynamique et mécanique, une seconde plus sombre et mystérieuse, une troisième conduisant le spectateur, à travers un crescendo par amplification, vers le climax final. »

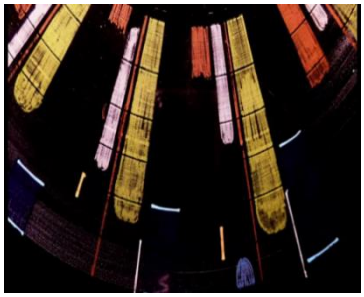
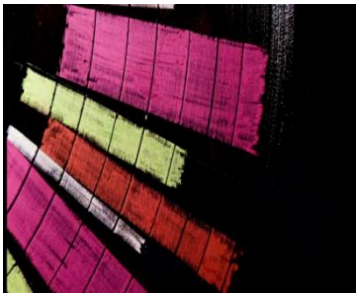
Regard sur les images du film

00 :03 Les premières images laissent apparaître des traces blanches circulaires sur un fond noir irrégulier qui rappelle la pellicule ou la carte grattée. On perçoit à cet instant quelque chose de manuel ou d'artisanal. Si l'on n'a pas compris immédiatement qu'il s'agit d'un vinyle, on perçoit dès à présent l'aspect circulaire et cyclique.
00 :05 (sans son) Le titre, Sillon 672 comme tracé à la craie sur un tableau noir évoque peut-être un message de Ben Vautier. Cependant le

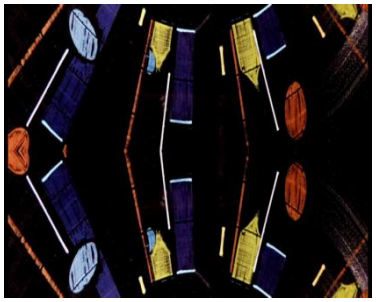
support vinyle en apparaissant dans sa matérialité brute, nous ramène au disque, à la rainure gravée. Bastien Dupriez à travers son court métrage, nous révèle sa technique d'animation, entre artisanat et modernité des moyens numériques.

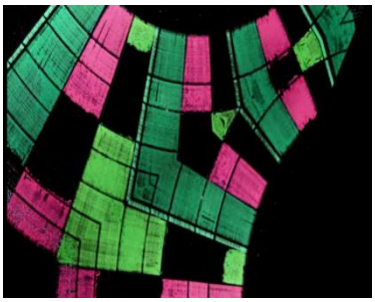



Après un passage au fond noir travaillé de quelques tâches blanches, la trace de la mise en couleur est visible.
00 :11 La musique démarre alors sur l'image d'un point rouge et d'une oblique : point de départ. Si l'aspect du vinyle peut faire croire à un retour vers le passé, la bande son laisse entendre une création contemporaine.
Difficile de se repérer dans cette animation abstraite et sans narration. Les traces défilent sur l'écran, les couleurs et les formes qui composent les images naissent et s'animent sur les sons. S'il y a une structure, c'est peut-être celle de la musique qui rythme le film. On pourrait presque parler d'une composition plastico-musicale, tant les deux semblent liées et se correspondre.

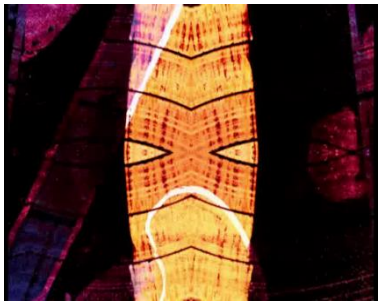



Se succèdent des points colorés.00 :16 La composition change pour un déploiement en éventail vers le bas sur lequel défile des perles de couleur et divers signes. 00 : 29 Puis on observe un retour à un point de vue oblique gauche.





00 : 32 Ensuite l'image prend l'aspect d'une vision kaléidoscopique avec un jeu en miroir, dont l'axe change de direction. Deux formes circulaires en miroir.



« Il n' y a pas de réelle suggestion de sentiments, c'est avant tout un plaisir visuel et auditif «.

" Il était avant toute chose question du vinyle et de sa relation à la musique, une musique qui tournoie, qui cycle… »

Une approche plasticienne

Les vinyles comme support

« J'ai choisi le vinyle en premier lieu car c'est un objet qui m'intéresse et que j'écoute simplement, ensuite est venue l'idée de jouer avec cet objet circulaire, que j'ai donc choisi pour sa forme surtout et sa matière, texture visible a l'écran.
Il n'y a aucune difficulté à dessiner sur les vinyles, il s'agit de 33T, des feutres Posca fonctionnent très bien, et ensuite du crayon de couleur; il faut simplement éviter de frotter ou trop les manipuler. (L'encre ou le pigment rentre dans les sillons).J'ai dessiné sur les vinyles, pris les photos des vinyles, tout compilé et c'est dans after effect que j'avais des couches différentes, comme des plans d'une seconde ».

La question de l'objet, son statut

Le choix du support disque nous amène à nous questionner sur l'objet lui-même et son statut dans la démarche. Faut- il y voir un message quant à notre société de consommation ou quant au progrès et à l'évolution de l'industrie du disque ? Bastien ne s'est pas posé la question du disque en

tant que symbole de la consommation musicale, de la musique mise à la portée de tous… à ce moment là.
Il n'agit pas comme un collectionneur amoureux de ses vinyles, mais plutôt comme un artiste qui récupère un objet destiné au rebus, un objet, dépassé ou qui achète dans des trocs. C'est en plasticien qu'il détourne. Certes il ne nie pas complètement la réalité de l'objet disque vinyle en tant que support musical ou média sonore, mais il s'en empare dans toute sa matérialité, comme d'un support au format circulaire et à la surface vinylique originale. Le peintre Robert Rauschenberg qui avait pour objectif de rattacher l'art à la vie disait « Un tableau est plus réel lorsqu'il est composé à partir de fragments de la réalité ». Mais le spectateur devine t'il encore d'où proviennent les images ?
Ces images sont fabriquées à partir de fragments de la réalité, d'objets réels et pourtant son film reste abstrait et c'est l'animation qui va lui donner vie.

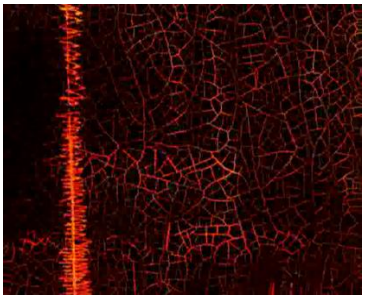
La spécificité de cette animation

Entre l'objet initial et l'œuvre finale, il y a donc un décalage : la forme n'a pas changé, support et matériau se confondent, l'objet originel est inutilisable dans sa fonction première, cependant Bastien Dupriéz ajoute sa part d'imaginaire à ces fragments de réalité et leur donne une autre fonction en les animant.
De ce détournement d'objet en support original, naissent des cycles d'images pour des séquences numériques. Bastien Dupriez nous fait passer du vinyle au numérique ou du concret au virtuel !
En animant ces disques, Bastien Dupriez rend ses supports actifs et même productifs en les dématérialisant.
En numérisant sa production plastique, il conçoit une création originale et singulière.

Collaboration

4363's Trip, Valentine Dumez

En compétition la même année, dans la catégorie films de fin d'étude, le court métrage de Valentine Dumez 4363's Trip laisse voir un travail de dessin sur pellicule. La pellicule apparaît parfois comme craquelée sous un jeu de graphismes et de lignes qui collent à la bande son créée par Bastien. Valentine Dumez associe elle aussi une pratique « artisanale » à une bande son contemporaine qui rythme une animation abstraite. Le leit motiv en est aussi le cercle et ses variations.



Valentine : « J'ai choisi de travailler sur pellicule, car c'est un médium que j'aime énormément : la matière, le fait de gratter peindre sur le support, sur lequel on voit littéralement son film défiler. Ce qui me plaît également est le fait que l'on peut créer une animation très rapidement, en ne faisant qu'une longue trace par exemple, ou au contraire ne faire que quelques images car il y a beaucoup de motifs à prendre en compte pour animer. J'ai aussi l'impression que l'on a une meilleure appréhension du mouvement sur la pellicule. »

Valentine « Je lui ai donné quelques indications et il a fait quelques démos puis une version finale du morceau, puis j'ai travaillé l'animation directement à partir du morceau qu'il avait composé (en me faisant des repères sur le rythme par rapport au nombre d'images). C'est donc la musique qui a guidé l'animation, j'essayais de garder également une part d'improvisation pendant la phase de production. »
Bastien : « Elle souhaitait réaliser un court film sur pellicule grattée, et souhaitait une musique électrique, salie, qui pourrait coller au visuel. J'ai donc fait des tests avec mes instruments, envoyé une maquette, regardé les visuels et le morceau s'est construit peu à peu. Une fois le morceau terminé elle a pu travailler sur le morceau. »

Influences et rapprochements cinématographiques

Bastien Dupriez dit avoir été fortement influencé par des films comme ***Powaqqatsi,*** un film américain réalisé par **Godfrey Reggio** en 1988, mis en musique par **Philip Glass** et produit par **Francis Ford Coppola** et

George Lucas, qui reflète le monde actuel, ses flux de personnes, et son mouvement constant. Philip Glass s'y est beaucoup plus engagé. Il en a été de même pour Godfrey Reggio, en raison de la grande variété de cultures à représenter : asiatique, arabo-musulmane, africaine, sud-américaine,... L'inspiration des thèmes traditionnels est évidente, la touche finale de Philip Glass conférant l'unité de temps du film.

Dans le cinéma d'animation, on pense à plusieurs films de **Théodore Ushev**, comme ***Demoni***, *sur une* musique de Kottarashky, qui a obtenu un prix spécial au Festival International du Film Etiuda & Anima de Cracovie. Mais à la différence du film de Bastien Dupriez, dans celui de Théodore Ushev, on le voit clairement poser le disque peint sur un électrophone : « Je ne voulais pas avoir une mise en scène avec la platine, mais rentrer dans l'objet et complètement l'oublier, faire abstraction de l'objet en lui-même ». Pour voir, cliquez ici

Si Bastien Dupriez et Théodore Ushev ont en commun d'avoir travaillé directement sur le disque, leur démarche se rejoint aussi sur l'emploi de formes géométriques et des références à l'histoire des arts.

Tower Bawher est un autre court métrage de Théodore Ushev, qui montrent la course effrénée à travers le constructivisme russe. On retrouve l'emploi du cercle, des obliques …
On peut peut-être voir là une esthétique commune. (Constructivisme : Art officiel de la révolution russe 1917-1921). Pour voir, cliquez ici

3eme page après le soleil, 2014, 05 :53, dessin sur papier, musique de Ana Sokolovic, son de Olivier Calvert (ONF). Annonçant la fin du papier, ce tableau en mouvement aborde plusieurs grandes questions, de la dématérialisation

Sonámbulo, 04:20, dessin sur papier, ordinateur 2D Un voyage surréaliste à travers couleurs et formes, inspiré par le poème "Romance Sonámbulo" de Federico García Lorca. Poésie visuelle rythmée par des rêves fantastiques et des

nuits passionnées. On pense à Kandinsky, Klee, Miro, Dali et les suprématistes tout au long du film. Animation poétique et rythmée aussi par la musique. Pour voir, cliquez ici

A propos de Théodore Ushev

Depuis un peu plus d'une dizaine d'années, le réalisateur canadien, d'origine bulgare Theodore Ushev (1968) confirme qu'il est l'un des plus importants et prolifiques cinéastes d'animation de sa génération.
Diplômé de l'Académie nationale des beaux-arts de Sofia, il s'est d'abord fait connaître comme affichiste dans son pays d'origine avant de s'installer à Montréal, Québec, en 1999.
La période allant de 1999 à 2004 est consacrée à la réalisation d'une dizaine de courts films destinés à une diffusion sur Internet, où Ushev exploite le site mortadellatv.com.
En 2005, toujours à l'ONF, Ushev termine *Tower Bawher*, sur le lien entre les avant-gardes artistiques et les dérives idéologiques et artistiques du XXe siècle. Ce film est suivi d'un deuxième volet intitulé *Drux Flux*,2008.
Parallèlement à ce travail, le cinéaste réalise *L'homme qui attendait* 2006, adapté de l'œuvre de Franz Kafka, et *Tzartitza*, 2006, un film pour enfants abordant le thème de l'immigration.
Son film *Les journaux de Lipsett* (2010) est une interprétation de la vie et de l'œuvre du cinéaste expérimental canadien Arthur Lipsett. Pour en savoir plus, cliquez ici.

En compétition la même année dans le même registre

Pandemonio, un court métrage de Valerio Spinelli, réalisateur italien, de 3 minutes, est un kaléidoscope de monstres, animaux et autres créatures étranges. Chaque figure est faite par des cercles superposés de feutre. L'animation est obtenue par déplacement, redimensionnement et peinture (ordinateur 2D).Valerio Spinelli est né en 1980 à Rome. Depuis 2001, il travaille comme graphiste, illustrateur, animateur et concepteur sonore. Il se plaît à jouer, explorer, déformer, expérimenter, mixer et combiner les sons, à illustrer et animer.

D'autres expériences de Bastien Dupriez

Cliquez ici pour voir des courts métrages expérimentaux. Comme ***Fantômas*** avec la collaboration de Valentine Dumez, ***D comme Désir*** où Bastien Dupriez crée la musique et l'animation, Mehliana- Sossyassed Sassafras, The Souljazz Orchestra Ya Basta« Ya Basta », « 808 State »… sont autant d'expérimentations abstraites animées où le visuel vient coller au son.

Historique du disque

L'évolution des stockages de données

Dans le catalogue de l'exposition « *Dans le sillon du disque* », **Nicolas Gasquet** et **Michel Delajoux** mettent en perspective l'évolution du disque comme espace de stockage à travers les âges.

On apprend que dès la Renaissance, on trouvait dans les livres des schémas en forme de roues permettant la mémorisation du savoir (Giason Denores). Ces dessins servaient à visualiser le chemin de lecture. Les connaissances étaient ainsi spatialisées.

« Après l'invention de l'imprimerie, une autre révolution en matière de stockage d'information voit le jour au XVIIIe siècle avec le début de l'industrie. Il s'agit du système de stockage séquentiel et numérique » : Avec tout d'abord, en 1725, le ruban perforé de Basile Bouchon, perfectionné par Jacquard (1804), puis début 1800, l'invention des cartes perforées par Herman Hollerith. « Dans les années 1980, le disque compact remplace les bandes magnétiques ». Dans les années 2000, les mémoires flash (clé USB, carte SD) supplantent les supports optiques. Et maintenant avec les « Cloud », nous dématérialisons.

Mise en mémoire de la musique

Si l'écriture de la musique apparaît en occident entre le VIIIe et IXe siècle, il faudra attendre le XVIIe siècle pour stocker de la musique sur un support matériel, et pouvoir rediffuser de la musique, avec le **cylindre picoté** ou **disque à ergots** contenu dans la **serinette**. Puis on trouve les orgues de barbarie, les pianos mécaniques, les boîtes à musique (Antoine Favre) qui fonctionnent sur le même principe. On note alors la naissance du premier disque.

« En 1807, l'anglais Thomas Young imagine pour étudier les phénomènes sonores, d'utiliser la pointe d'un stylet, […] en la faisant vibrer sur la surface d'un **cylindre** tournant. Puis en 1857, Edouard-léon Scott de Martinville invente le **phonautographe**, qui enregistre les vibrations acoustiques « **sur une feuille de papier enduite de noir de fumée**, enroulée autour d'un **cylindre tournant** ».

En 1877, « Charles Cros invente le **paléophone »**. Il « photographie une feuille enduite de noir de fumée, enregistrée avec le procédé de Martinville, sur une plaque de verre », le tout transposé ensuite sur une plaque de zinc ou de cuivre enduite de **bitume de Judée** exposée au soleil.

Edison fabrique un **phonographe**. Celui-ci grave directement ces vibrations sur un cylindre recouvert d'une feuille d'étain. Inversement, le passage de l'aiguille sur le sillon gravé fait vibrer le diaphragme, permettant d'entendre le son enregistré.

En 1880, Graham Bell « utilise avec le **graphophone un rouleau en carton enduit de cire** et une pointe de saphir ».

« Il a fallu attendre 1901 pour pouvoir reproduire les **cylindre par moulage** », ceux-ci disparaîtront peu à peu au profit du **disque**.

Enregistrement sur disque : « Les premiers disques sont pressés en vulcanite, un caoutchouc dur, puis dans une matière plastique appelée **Durinoïd**. »

« Les frères Pathé adoptent également le disque gravé à partir de 1906 et fabrique le « **Pathéphone** ». En 1920 Pathé se convertit à la gravure latérale, « système encore utilisé pour les disques vinyles ».

En 1931, « RCA expérimente les premières gravures **microsillons 33 tours »**.

Apparition des disques en polychlorure de vinyle

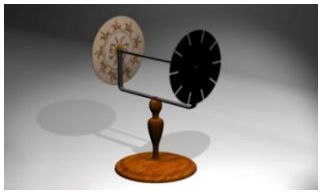
« 1939 : Suite à la Guerre mondiale, on est obligé de trouver un autre produit pour fabriquer les disques. On découvre alors le polychlorure de vinyle, produit plastique dérivé du pétrole.
1944: Les premiers disques vinyles 78t aux États-Unis furent commercialisés.
1944: Réalisation à titre expérimental du premier 33 tours par le Belge René Snepvangers.
1946: La firme Columbia vend aux États-Unis les premiers microsillons de 33 tours
1949: Apparition aux États-Unis du premier disque45 tours minute de format 17 cm.

1951: Sortie du premier 45 tours en France, le microsillon va s'imposer durant lesannées50, pressé par Pathé Marconi.
1957: Abandon du 78 tours, naissance de la stéréophonie. La lecture ne s'effectue pas seulement en latérale mais en bilatérale, le saphir lit les deux parties du «V» du sillon.
1958-1980: Période la plus faste du vinyle
1976 : arrivée du maxi 45 tours ».

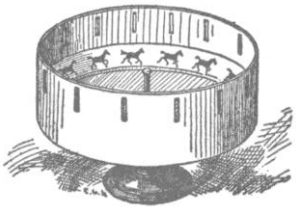
45 tours : 17,78 cm 78 tours : 25,40 cm 33 tours : 30,48 cm

Au cours de cet historique qui nous amène au disque vinyle, l'évolution technique fait apparaître des éléments qui tournent, des cylindres tout d'abord puis des disques. C'est une constante qui se retrouve également dans les objets de pré cinéma.

Ainsi, le **chromatrope** (1897) nécessitait déjà un entraînement par manivelle pour créer les mouvements de deux dessins géométriques produisant une rosace.



Le **phénakistiscope** de Joseph Plateau (1833) utilise des disques peints à la main pour créer le tout premier dessin animé.



THE ZOOTROPE.

Le **zootrope**(1834) de W.G. Horner, cylindre percé de fentes propose comme le **praxinoscope** de Joseph Reynod (1877) une animation cyclique.

Le mouvement de rotation, a donc permis l'enregistrement puis la restitution du son, mais aussi la création d' images en mouvement.

Une démarche contemporaine qui relie les époques

Bastien Dupriez en s'intéressant au disque en tant qu'objet qui tourne, nous parle aussi des origines du cinéma et établit clairement un parallèle entre le disque, objet de divertissement et le disque objet de pré cinéma.

En rapportant au vinyle la loi de la persistance rétinienne (12 images sur chaque face), sa démarche est celle d'un animateur qui fait référence aux objets de pré cinéma tout en gardant une approche éminemment contemporaine en articulant ses images à du son contemporain : une animation qui cycle !

Rapprochements plastiques

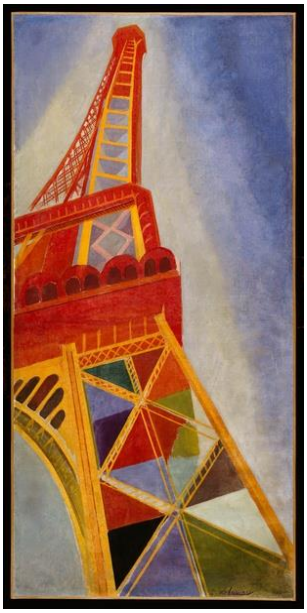
Le disque à travers les arts plastiques Pour la forme circulaire évoquée dans l'abstraction des œuvres de **Robert Delaunay (1885-1941),** comme ***Formes circulaires***, **Soleil n°2**, **1912-1913**, peinture à la colle sur toile, 100x68,5 cm qui fait partie d'une série, une sorte d'hélice qui rappelle aussi les disques d'études des couleurs de Chevreul ou de Rood.

Sonia Delaunay a relaté ses expériences optiques : « Robert voulait regarder en face le soleil de midi, le disque absolu. […] Il se forçait à le fixer jusqu'à l'éblouissement. Il baissait les paupières et se concentrait sur les réactions rétiniennes. De retour à la maison, ce qu'il cherchait à jeter sur la toile, c'était ce qu'il avait vu les yeux ouverts et les yeux fermés ; tous les contrastes que sa rétine avait enregistrés. – Sonia, je vois les points noirs du Soleil… Il avait découvert des taches en forme de disques. Il allait passer de la couleur prismatique aux formes circulaires ». (Sonia Delaunay, *Nous irons jusqu'au soleil*, Robert Laffont, 1978, p.44.)

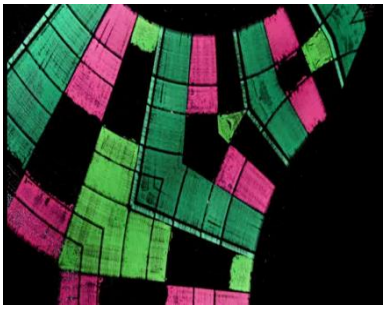
Vassily Kandinsky sa fascination pour la couleur, probablement liée à sa synesthésie, lui permettait littéralement de transformer les sons en couleurs. Kandinsky écrit quelques années plus tard que « la couleur est le clavier, les yeux sont les marteaux et l'âme est le piano avec les cordes. » Les éléments géométriques prennent aussi dans son enseignement (Bauhaus 1922-1933) comme dans sa peinture une importance grandissante, en particulier le cercle, le demi-cercle, l'angle et les lignes droites ou courbes.

Vassily Kandinsky, *Quelques cercles,* 1926, huile sur toile, 140,3 x 140,7 cm.

« Si je me sers par exemple ces dernières années et avec une préférence si marquée du cercle, la raison (ou la cause) n'est pas la forme « géométrique » du cercle, ou ses propriétés géométriques, mais mon intense perception de la force intérieure du cercle dans ses innombrables variations […] je trouve dans le cercle davantage de possibilités intérieures, raison pour laquelle il a pris la place du cheval. Comme je l'ai dit, tout cela n'a pas la moindre importance pendant mon travail, je ne choisis pas la forme consciemment, elle se choisit elle-même. » Kandinsky à Will Grohmann, son ami et biographe en 1930.



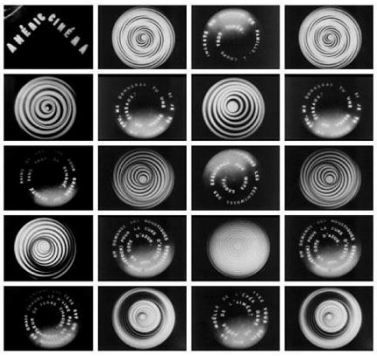
***L a tour Eiffel,* 1926**, huile sur toile, 169x86cm



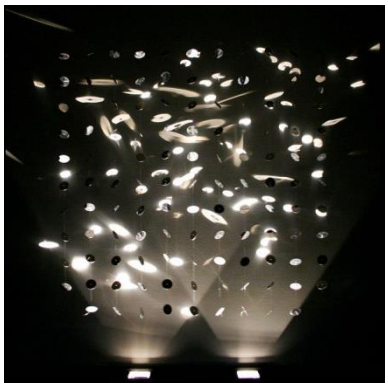
Ici un clin d' œil ou un rapprochement inopiné peut-être entre le travail de Bastien Dupriez et l'œuvre de Vassily Kandinsky. Dans le court métrage de Bastien Dupriez, comme dans les œuvres de Vassily Kandinsky on peut voir l'affrontement d'éléments picturaux, de lignes et de couleurs, comme des événements qui se déroulent sur la toile, sur l'écran, un tourbillon de force.

Marcel Duchamp (1887-1968), *Roue de bicyclette*, 1913/1964, métal et bois peint, premier ready-made, mais aussi l'une des premières œuvres d'art cinétique qui renvoie à des travaux sur le mouvement et la décomposition, comme

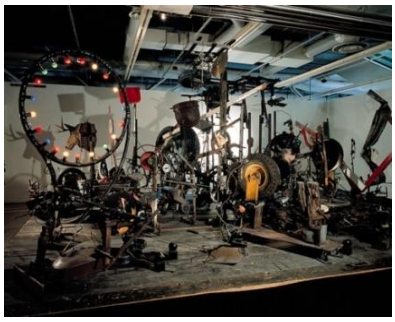
***Anémic cinéma,* 1925**, film de 35 mm, noir et blanc, muet, (Assistance technique : Man Ray et Marc Allégret), est une véritable démonstration de l'intérêt de Marcel Duchamp pour le cycle, la rotation, le disque.



Le film alterne dix disques optiques réalisés en 1923 et neuf contrepèteries en spirales. Réalisé avec l'aide de Man Ray, ***Anémic cinéma*** est une succession de plans fixes, aux effets optiques La lente rotation des disques produit un effet de renflement et de creusement dont le texte, constitué d'une série de calembours, prolonge les connotations érotiques.

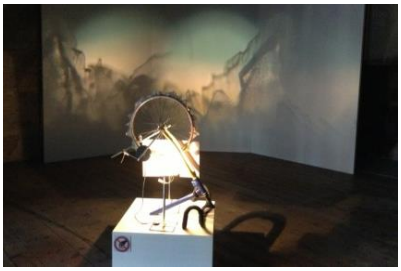


Julio Le Parc, *Continuel lumière mobile*, 1960-1967, dispositif luminocinétique, 6 disques en inox, diam.5cm montés sur 6 fils nylon suspendus et alignés, contreplaqué blanc, 2 caissons en acier noir, équipé d'une ampoule, 100X100X17.5 cm. Suspendus à des fils de nylon, les disques jouent avec les reflets de manière aléatoire.



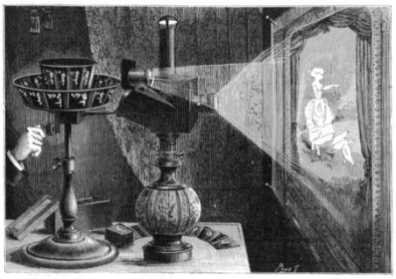
Jean Tinguely (1925 - 1991) L'enfer, un petit début, 1984, Métaux de récupération, moteurs électriques, objets divers, 370 x 920 x 700 cm. Sur une estrade s'enchevêtrent des éléments d'origine végétale et animale, des pièces mécaniques et des objets manufacturés divers. Dans cette jungle de sculptures, apparaissent de nombreuses formes circulaires, rouages usés, sonores, mobiles et parfois lumineux ; véritable attraction.

Christian Boltanski, *Théâtre d'ombres*, 1984, dans cette création, entre installation et projection, l'artiste travaille sur la mémoire, raconte son histoire, avec ses moyens de plasticien, des formes, des sons, des lumières, ici l'ombre portée de quelques figurines en métal découpées au ciseau comme de petits pantins. Le spectateur reconnaîtra quelque chose de lui-même…



Chantal et François Loriot-Mélia, *Ready Made in China*, Installation, 2000 Utilisent la lumière comme révélateur. Cette installation

mêle poésie et magie. Un cadre de vélo, une roue, des bouts de verre, un moteur, un élastique, et du carton assemblés projettent un panorama de montagnes sur un écran.



Nouveau praxinoscope à projection de M. Reynaud.

Le titre, référence explicite à Duchamp est un clin d'œil aux estampes chinoises, mais aussi à la société consumériste estampillée « Made in China ». On peut voir aussi l'aspect fantasmagorique produit par la projection qui épatait ou effrayait déjà les premiers spectateurs d'images animées (Emile Reynaud, le théâtre optique, 1877).

On trouvera de nombreux rapprochements dans l'histoire des arts autour du thème du disque et du cycle. Un certain nombre sont recensés dans le catalogue ***catalog 648*** de **Nicolas Gasquet**. Document réalisé suite à l'exposition-concert du groupe de musique **Jaune Flux** (Fabien Pellier, Nicolas Gasquet, Laure Pauthex, Benoit Gasquet) au 648 café de Marcellaz. A chaque morceau correspond « un court métrage, réalisé à partir d'images ou d'objets en rapport avec le cercle, le disque ou la sphère filmés en rotation sur un phonographe. » On découvre à l'écran des jeux visuels, hypnotiques parfois qui sont souvent des hommages. Ainsi dans ***Taillandier land*** on retrouve des disques semblables à ceux de **Marcel Duchamp** dans son film ***Anémic cinéma,*** ou dans ***Caterpilaire,*** le métronome de l' « ***indestructible objet*** » de **Man Ray 1923.** Cette pratique va jusqu'à la performance avec les disques brûlés, ou déstructurés, alors que d'autres artistes retrouvent une matérialité lourde.

Jérémy Chevalier, *Musique concrète*, 20111-2014, moulage de disques en béton, lus lors de concerts ou présentés en tant qu'installation.

Le groupe mène « une réflexion sur la disparition du support et le concept de dématérialisation/dématérialisation/hyper matérialisation de la musique. Pour illustrer ce phénomène, une **sculpture plaque** est réalisée à chaque nouveau morceau en hyper matérialisant un CD ».
http://jauneflux.com/ https://soundcloud.com/jauneflux

La formation de Bastien Dupriez à l'ESAAT de Roubaix

Mise à niveau des Arts Appliqués

L'année de Mise à Niveau en Arts appliqués permet à des élèves issus de filières de second cycle d'intégrer une classe de BTS (Brevet de Technicien Supérieur) du domaine des arts appliqués de leur choix. La formation, en un an, est très intense, et nécessite une ouverture d'esprit ainsi qu'une capacité de travail et d'adaptation importantes. Des enseignements variés, nécessaires à la poursuite d'étude en arts appliqués sont dispensés : expression plastique, arts appliqués, histoire de l'art…
Pour en savoir plus cliquez ici

Admission : Bac STD2A, BT dessinateur maquettiste, année de mise à niveau pour les autres bacs ; Dossier, entretien, présentation de travaux personnels.

Inscription : du 20 janvier au 20 mars.

Scolarité : Durée des études : 2 ans. Possibilité d'effectuer une période à l'étranger dans le cadre du programme Erasmus en 2ème année. Scolarité gratuite.

Stages en entreprise, sur l'ensemble du cursus, 6 à 8 semaines.

DMA cinéma d'animation - ESAAT Roubaix
Pour en savoir plus cliquez ici

- ## Retrouvez Bastien Dupriez

Sur https://www.youtube.com/watch?v=Ju-0Zp8

Puis sur

A propos de musique minimaliste

A travers un article de l'encyclopédie Universalis, par Alain Feron

« Le concept de musique minimaliste est né aux États-Unis au début des années 1960, dans la mouvance d'expositions d'arts plastiques qui accueillirent ses premières expérimentations, signées par le compositeur américain John Cage et par le groupe Fluxus.
Très rapidement, le vocable « minimaliste » fut aussi utilisé pour caractériser les musiques dites répétitives, ce qui n'a rien d'étonnant car ce terme recouvre un certain nombre de spécificités techniques et esthétiques communes à ces deux courants : matériau musical limité au minimum, harmonies simples se réclamant de la tonalité (et/ou de la modalité), variations quasi insensibles de la matière sonore (rythmes, intervalles, timbres), pulsation rythmique exaltée par ses répétitions obstinées, mais aussi prégnance d'un temps « oriental » statique, d'idées philosophiques inspirées du bouddhisme (idées revues et corrigées par la jeunesse américaine des sixties et son contexte politique et intellectuel), de couleurs instrumentales influencées par l'Asie (vogue du marimba, du vibraphone, des cloches, du glockenspiel, du xylophone...).
La personnalité fondatrice de la musique minimaliste est l'Américain La Monte Young (né en 1935), avec son Trio à cordes de 1958. S'illustrera par la suite le célèbre trio des compositeurs répétitifs américains – Terry Riley, Philip Glass et Steve Reich –, dont les œuvres gagneront l'Europe dans les années 1970. »

Remerciements à Isabelle Venet documentaliste